

APARTÉ

Amérique autonome

ON PEUT AIMER les Américains sans aimer l'empire des États-Unis. C'est ce que prouve l'écrivain suisse Daniel de Roulet au fil de ses chroniques américaines (1), un parcours animé, émouvant et drôle, dans ce qu'il appelle les « zones d'autonomie temporaire » dans l'Amérique de Bush.

Quelques semaines après les attentats du 11-Septembre, ne supportant plus les images en boucle qui rendent l'événement virtuel, il prend un avion – avec moins de passagers que d'hôteses – pour New York, où il retrouve des amis qui conjurent l'agression en ne parlant que d'elle. Ce qui le frappe le plus dans *downtown* amputé, c'est moins le spectacle de Ground Zero sous le feu de projecteurs hollywoodiens que l'odeur pestilentielle, mélange de moquette brûlée et de chair grillée, qui rend le drame réel et qui persiste près d'un mois après. Ses amis racontent comment la foule s'est spontanément auto-organisée et comment l'intervention des autorités a plutôt, en un premier temps, provoqué le désordre.

Michel Contat
Lire la suite page X

(1) *Chronique américaine*, éd. Metropolis, 130 p., 19 €.

Le Monde

DES LIVRES

VENDREDI 21 OCTOBRE 2005

Amérique...

Suite de la première page

Sur Union Square, au croisement de Broadway et de la 14^e Rue, les gens affichaient les photos de leurs disparus et des lettres qu'ils leur adressaient. La place devenait ainsi une « zone d'autonomie ». Temporaire, car la police fit disparaître en une nuit tous ces signes d'un deuil non national.

Au cours des conversations avec ces New-Yorkais traumatisés mais toujours vifs et intellectuellement agiles, surgit la théorie selon laquelle « toute révolution est désormais impossible face à la domination du marché sur nos vies ». Du temps des pirates avaient fleuri de par le monde des républiques auto-

nomes, îlots de liberté, égalitaires mais temporaires. Ces TAZ (*temporary autonomous zones*) seraient notre dernier espoir. « Elles naissent et meurent non pas après des élections libres dans les anciens pays communistes mais de préférence dans les endroits où le contrôle social semble à son paroxysme : dans les grandes villes de l'hémisphère Nord, à deux pas des centres de pouvoir. » De Roulet considère cette idée avec étonnement. Mais il en a l'expérience, car il court le marathon de New York chaque fois qu'il le peut. Il part à la recherche de l'Amérique libre et la trouve, par exemple, dans Falling Water, la maison sur la cascade, construite par l'architecte Frank Lloyd Wright pour un industriel juif qui voulait montrer à ses concurrents goys à la fois sa munificence et son goût. La mai-

son avait coûté 160 000 dollars à construire, sa restauration en a coûté 12 millions.

La liberté dans tout ça ? C'est celle que lui accorde la gardienne des lieux de les visiter malgré l'avis de tempête. Après quoi il l'aide à écopier, parce que la maison a fait eau de toutes parts. « Vous n'êtes pas trop triste d'avoir vu la maison pleurer ? », lui demande-t-elle, inquiète. A Centerville, Indiana, il observe une banque en se rappelant que ses ancêtres protestants de Genève ont armé pour la traite des esclaves de beaux bateaux aux noms helvètes. Il voit une voiture de police banalisée qui attend un homme entré dans la banque ; l'individu en ressort en courant, des billets plein les mains, s'engouffrant dans l'auto qui démarre en trombe. A quoi a-t-il assisté, à quel jeu de

gendarmes et de voleurs ? Il ne le saura jamais. Dans une communauté amish, il converse avec un homme qui n'a pas l'électricité chez lui et qui aime toujours sa femme parce que leur seul sujet de désaccord, à l'origine, était la forme des bretelles, il ne les fallait ni en Y, ni en H, ni en X. A la fin de leur conversation, l'homme lui montre les siennes et, en effet, elles ne sont croisées ni devant ni derrière.

Cherchant à Woodstock le terrain où se déroula, le 15 août 1969, le plus fameux concert de l'histoire du rock (500 000 participants), il découvre que plus personne ne sait où il se trouvait exactement et que les habitants bourgeois bohèmes ne tiennent pas trop à le savoir. Cette gigantesque zone d'autonomie fut bel et bien temporaire.

Michel Contat